

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME XII—N° 1
MARS 1933

SOMMAIRE

Réception de M. Henri Davignon.....	5
Discours de M. Georges Virrès.....	5
Discours de M. Henri Davignon.....	25

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME XII

BRUXELLES, PALAIS DES ACADÉMIES.
LIÈGE, H. VAILLANT-CARMANNE, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE.

Réception de M. Henri DAVIGNON

La séance est ouverte à 3 heures, sous la présidence de M. Hubert Stiernet, directeur. Au bureau siègent : MM. Alphonse Bayot, vice-directeur ; Georges Virrès, Henri Davignon, Henry Carton de Wiart, Jules Destrée et le Secrétaire perpétuel.

Discours de M. Georges Virrès

Monsieur, .

J'emploie, en m'adressant à vous, le terme académique consacré : Monsieur... Et avouerai-je qu'il ne me déplaît pas ? Vous appelant « mon cher Confrère » ou « Ami », je serais moins à l'aise pour glisser tout de suite un grain de malice dans mon discours.

Laissez-moi donc vous dire, Monsieur, que jamais élection ne fut plus flatteuse que la vôtre pour notre compagnie, car jamais candidat ne mit autant de sympathique franchise à montrer qu'il désirait être de l'Académie.

Au début de notre institution, il avait été entendu qu'on ne ferait point acte de candidat avant une élection. Pas de visites comme en France, de ces visites qui défraient la chronique, et fournissent à la petite histoire tant d'éléments piquants.

Ayant le vif plaisir de vous voir parmi nous, il y a lieu de penser que cette règle s'est quelque peu relâchée. Mais, je le répète, nous en sommes d'autant plus honorés. Ainsi, malgré votre situation mondaine, votre œuvre littéraire, et le bonheur qui vous souriait de partout, quelque chose manquait à ce qui paraissait déjà si complet...

C'est donc un heureux jour, pour nous comme pour vous, que ce 25 février, et j'ajouterai, Monsieur, qu'il l'est tout particulièrement pour moi, votre ami très affectionné de longue date.

Je vous ai rencontré la première fois, en 1902, chez des hôtes charmants au Pays de Liège. M. et M^{me} Charles de Ponthière avaient coutume de recevoir l'après-midi du lundi de Pâques, dans leur château de Montgion, bâti sur les coteaux de Meuse. On dansait en plein jour, et à travers de larges baies, on voyait scintiller dans la vallée une courbe du fleuve. J'ignore aujourd'hui qui nous présenta l'un à l'autre, tandis que j'entends encore votre voix : « Nous avons, cher Confrère, me disiez-vous, le même éditeur. »

Vous vous révéliez, dès l'abord, ce que vous êtes resté si fidèlement : un homme de lettres avant tout. Pourtant à cette matinée dansante, où maint chaperon vous suivait d'un regard intéressé, je crois bien que l'attention portée à votre personne n'avait pas pour cause principale la littérature, et que d'autres titres, ou mieux, d'autres qualités, vous valaient la sollicitude des mères qui conduisaient là leurs filles.

Le livre, ce premier livre qui justifiait votre exclamation dans cette fête, s'appelait : *On jouera la comédie*. Nous le chercherions vainement dans la nomenclature de vos œuvres, mais je ne pouvais le passer sous silence, car il révélait déjà votre penchant. Vous viviez parmi des gens qui offrent trop d'objets à une curiosité amusée pour que vous ne les reteniez pas au passage. *On jouera la comédie...* En somme si ce n'est l'expérience, l'élargissement de votre domaine, et ce don de vous-même toujours plus généreux au cours d'une carrière exceptionnellement active, c'est cette comédie rejoignant parfois le drame que vous n'avez cessé de noter. Et ce goût inné du jeu et de la grimace s'extériorisait pour vous dès le

collège, quand sur les bancs d'une classe de poésie vous découvriez soudain Molière. Ce n'était point alors pour suivre le maître vous conviant au *Misanthrope*, non, c'était pour courir vers la Comtesse d'Escarbagnas, vers Argan, Jourdain ou Sganarelle. Vous leur tendiez la main par-dessus la rampe du théâtre, comme vous l'avez écrit aux premières pages de ce *Molière et la Vie*, votre début avoué cette fois, dont le dernier chapitre s'intitule gravement « le Drame dans Molière ». L'œuvre entière du Contemplateur, toute son humanité était apparue maintenant au jeune homme qui se dépouillait de l'adolescence.

Ce jeune homme, comment en était-il arrivé à goûter de ce fruit défendu qu'était la littérature dans les milieux bien pensants, il y a trente-cinq ans ?

Le hasard joue son rôle en toute circonstance, toutefois il doit y avoir des causes à la chaleur mystérieuse du sang dans cette formation obscure de l'être, où se retrouvent ceux qui nous ont précédés.

Votre arrière-grand-père fait partie du Congrès National. On peut découvrir son nom sur la Colonne, derrière le Soldat Inconnu. Votre grand-père, un avocat brillant doublé d'un industriel heureux, épouse une Française, Françoise-Caroline-Agalhe Millot, fille d'un banquier parisien, cousine de Baroche, le ministre de Napoléon III. Vous m'avez parlé d'elle avec ferveur, et elle apparaît, par deux fois, dans l'un de ces livres où vous avez réuni — en marge de votre production romanesque — des souvenirs qui font quelquefois figure de journal, et nous fournissent à ce titre des indications bien précieuses.

Votre père, le vicomte Davignon, fut ministre des Affaires Etrangères à l'heure la plus tragique de notre histoire, et il sut maintenir son énergie et son intelligence à la hauteur des événements qui allaient bouleverser le monde.

Tous ces ascendants, remarquons-le, malgré le souci des intérêts publics ou privés, sont restés attachés à leur terre d'Ardenne et attentifs à ses besoins. Avant eux nous remontons vers une souche française.

Vous étiez donc, à vingt ans, aiguillé du côté de la littérature moliéresque, et dans votre milieu immédiat il n'y eut pas trop d'opposition aux goûts que vous manifestiez. N'aviez-vous pas fourni les gages d'un sérieux avenir en passant de brillants examens, et votre grand'mère n'eût-elle pas souri à ce début, elle qui improvisait pour le guignol de ses petits-enfants, des dialogues dont l'entrain et la fantaisie, sans jamais dépasser une délicate mesure, enchantaient vos jeunes années ? « La chère dame », comme vous l'avez dénommée, devait aussi vous donner vos premières impressions de poésie, lorsque les beaux jours venus elle emmenait tout son petit monde dans une propriété de l'Ile-de-France, où, à la Fête-Dieu, vous fouliez sur les marches d'un autel rustique, les premières roses enivrantes de l'été, parmi l'encens et les voix latines de la procession.

Une âme neuve et sensible garde toutes les empreintes. Dans un de vos meilleurs livres, vous deviez plus tard, évoquant cette figure vénérée, mettre dans sa bouche des paroles si belles et si justes que celui auquel elles s'adressaient, s'inclina devant pareil exemple de grâce et d'autorité, et soumis à cette hégémonie de l'esprit, murmura : Notre mère, la France...

Quel plus complet hommage eussiez-vous pu lui rendre, en saluant dans sa personne la plus séduisante culture que le monde ait connue ?

Votre *Molière et la Vie*, pour vous, Monsieur, qui avez déjà des relations, ne reste pas longtemps dans vos tiroirs. Il paraît à *la Revue Générale*, et ceux de vos lecteurs qui vous avaient

vu danser la veille une pavane ou une chacone de style, dans un tableau vivant au Concert Noble, murmurèrent peut-être vaguement inquiets : ce petit Davignon, quand même !

Et depuis ce moment tout s'enchaîne. *La Revue Générale* vous fait connaître son secrétaire de rédaction, Eugène Gilbert, le délicieux Gilbert qui, s'il n'avait été cruellement enlevé aux lettres, le lendemain de la guerre, vous eût certainement reçu aujourd'hui à ma place, avec un esprit, une bonté, cet élan de l'intelligence et du cœur, que je ne puis imaginer sans émotion.

Je dis que tout s'enchaîne. En effet, le hasard vous fait lire les premiers livres d'un jeune romancier français, Henry Bordeaux. Vous portez aussitôt à Gilbert, devenu tout de suite un grand ami ès lettres, vous lui portez un article chaleureux consacré à l'auteur de *la Peur de Vivre*. Celui-ci vient à Bruxelles quelque temps après, afin d'aller voir un oncle nonagénaire réfugié, depuis les lois d'exil, chez les Révérends Pères Carmes, de l'Avenue de la Toison d'Or. Votre maison est voisine ; Bordeaux entre chez l'inconnu qui a parlé si éloquemment de ses livres. La main tendue offrait, avez-vous dit, cette amitié sans réticence comme sans expansion, qui est la sienne. La remarque est amusante. Une heure plus tard, Henry Bordeaux emportait à Paris le manuscrit de *Molière et la Vie*, et le déposait chez son éditeur Fontemoing qui le publia aussitôt.

Aiguillonné de la sorte, vous vous étiez remis au travail et l'exemple de Bordeaux, comme aussi ce pressentiment confiant de l'œuvre que l'on porte en soi, vous fait écrire *Le Courage d'Aimer*, votre première histoire romanesque et idéaliste, à laquelle *la Revue Hebdomadaire* ouvre ses portes. Décidément vous n'avez pas eu le temps de douter de vous. *Le Courage d'Aimer* est dédié à René Bazin, comme votre

Molière l'était à Bordeaux ; et bientôt *le Prix de la Vie* portera en première page le nom de Paul Bourget. Vous voilà au milieu du cercle dont vous avez rêvé. On pourrait choisir moins bien, mais tout vous amenait à cette haute école de littérature comme de morale.

La plupart d'entre nous, Monsieur, sont arrivés aux lettres par une voie moins exemplaire. Le penchant pour l'art naquit, chez un grand nombre, d'une espèce de sensualisme, auquel vous demeuriez étranger. Pays de la couleur, pays de peintres, notre Belgique nous prédisposait à jouir de la beauté extérieure des choses que Dieu donne. Une vague de panthéisme soulève les grandes œuvres de notre renouveau de 1880. Presque tous nos écrivains exaltent la Vie, avec une majuscule. Ne souriez pas, leur lyrisme est peut-être à ce prix.

Tandis que d'autres perdent pied, vous construisez avec sagesse. Et tout de suite il faut reconnaître et saluer cette caractéristique de votre art. Vous avez toujours su composer. Un roman, c'est à vos yeux une histoire qui tient. On voit où elle commence, on sait où elle finit. Vous n'ignorez pas l'effet des contrastes, vous vous attachez à soutenir les caractères. Enfin, la fable ne doit pas être seulement un amusement. Dans vos livres, vous avez, par delà les événements humains, ouvert des croisées sur l'Infini. Nobles réalisations, auxquelles notre foi ou notre idéalisme se complaît avec vous. Ce sont déjà des traits qui valent et qui marquent.

J'ai cité vos deux premiers romans, entre lesquels s'intercalaient des *Croquis de Jeunes Filles*, chapitres dialogués à la Lichtenberger et situés dans le beau cadre des Ardennes, votre pays. Il y a, comme introduction à chaque scène, des visions du site où elles se déroulent, et vos *Croquis* s'en trouvent baignés d'une atmosphère pleine de rêve. Un romancier, que l'artifice eût pu capter, s'y révèle extrêmement sensible

et vibrant aux aspects de sa contrée. Parfois une annotation charmante nous retient. L'une de vos jeunes filles pénètre dans une pauvre église de village, et, sur un banc de bois usé par les genoux des fidèles, elle s'est prosternée devant une statue de la Vierge. La mère divine intercèda si bien pour les requêtes de tant de générations successives, « que son sourire, écrivez-vous, en a pris comme un pli d'encourageante indulgence ». C'est à ces menues choses que l'on reconnaît, en passant, la délicate sonorité d'une âme. Tout ce livre, dont le titre pouvait faire craindre quelque fadeur, s'il caresse l'un ou l'autre préjugé élégant, ne se prive point d'être alerte, vivant, d'une belle santé morale, et j'aime à croire que l'on calomnie aujourd'hui les jeunes filles, en prétendant que ce recueil est déjà d'un autre âge, les ingénues n'étant plus qu'un touchant souvenir d'avant-guerre.

Dans notre littérature assez rude, vous introduisez de touchantes figures féminines et mondaines. Lemonnier et Eekhoud ne nous avaient pas habitués à rencontrer leurs pareilles. C'est que le pittoresque s'accommode mieux d'une cotte colorée dans une kermesse rustique que de la robe blanche d'une débutante au bal de cour. Votre apport est venu compléter, Monsieur, le tableau que notre littérature ambitionne de laisser à l'avenir.

Et maintenant — nous sommes en 1910, et vous avez 31 ans — le plus radieux événement va non seulement combler votre cœur, mais favoriser les sources de votre inspiration.

Vous, Wallon, qui, l'été venu, gagniez les Mazures, situées au centre de la contrée, voisine de Verviers, où tous les vôtres exerçaient depuis longtemps un bienfaisant empire, vous qui, fils de l'Ardenne, durant six mois de l'année, remplissiez vos yeux de son seul aspect, vous allez découvrir, à l'autre bout du pays, la Flandre !

Dirais-je que celle-ci avait d'abord pris pour vous l'apparence la plus chère et aux yeux de tous la plus belle, et que déjà, avant de fouler les plaines flamandes, vous aviez le plus tendre des motifs à leur préparer votre sympathie réfléchie ?

C'est donc votre mariage qui vous fait désormais partager les mois d'été entre Langerbrugge dans la campagne gantoise, et les Mazures dans une admirable vallée d'Ardenne.

L'écrivain attentif et réceptif que vous êtes a aussitôt comparé le pays flamand à sa Wallonie. Ce pays flamand qui, à distance, paraissait si fermé, voilà que chaque jour vous allez le découvrir davantage. Langerbrugge est situé le long de ce large canal de Gand à Terneuzen, par où les vaisseaux de haut bord gagnent la mer. Maurice Maeterlinck, encore inconnu, habita près de ces eaux lourdes. Des travaux d'agrandissement ont fait disparaître la maison blanche avec le rucher, où le père de l'illustre écrivain initiait son fils à la vie des abeilles... Vous y avez repris les *Serres Chaudes*, le premier livre de Maeterlinck et, dans une de ces chroniques que vous donniez, à cette époque, au *Journal de Bruxelles*, vous vous êtes montré de la plus étonnante perspicacité : « J'ai relu, dites-vous, en les comprenant pour la première fois, ces vers mystérieux, bizarres et si profonds :

*Hôpital, hôpital au bord du canal,
Hôpital au mois de juillet !
On y fait du feu dans la salle,
Tandis que les transallantiques sifflent dans le canal !*

C'étaient alors pour le poète les années de silence et d'isolement. Murée dans l'indifférence d'une famille, d'une classe, d'un pays réfractaire à l'art, son âme se repliait sur elle-même comme un corps malade dans un lit d'hôpital. Et sous ses fenêtres, au bord de sa vie intérieure intensément médi-

tative, le transatlantique passait, bruyant, dans l'ironie énorme du contraste entre l'agitation incompréhensible du monde extérieur et le mystère tragique, pressenti, deviné, analysé de nos perceptions subconscientes. »

Je n'ai pu résister à l'envie de citer cette page tant elle dénote de lucidité. A-t-on jamais mieux compris le poète à ses débuts ?

Toute votre valeur critique, car vous allez mener de front, avec l'imposante série de vos romans, une œuvre critique importante, toute cette valeur s'impose dans ces quelques lignes qui me paraissent vraiment hors de pair.

Langerbrugge vous a révélé magnifiquement Maeterlinck. En avançant dans ces plaines de Flandre, un jour vous vous arrêterez devant le chevalet de Claus, ébloui par le miracle de sa palette et conquis à la lumière de ce pays. Joies incomparables qui vous sont dues.

Cependant le romancier étudie l'humanité qui vit et respire dans cette lumière, qui se courbe sur cette terre, qui parle un langage inconnu. Il écoute...

N'est-ce pas l'aïeul de 1830 qui, par après, vous a confirmé dans cet amour de toute la patrie ? Vous partez, le cœur battant, dans une nouvelle direction, et ce sera pour orienter vers un point unique deux chemins qui semblaient opposés l'un à l'autre.

Alors, dans un recueil de nouvelles, paraît ce récit que vous intitulez *Déracinée*, et qui raconte comment Priska, une fille de ce terroir flamand, a donné sa foi à quelqu'un qui était descendu de ses hauts plateaux ardennais. Elle l'a suivi, au lendemain de ses noces, dans les Fagnes lointaines. Longtemps le souvenir de sa contrée natale pesa sur son cœur. Il y a, dans vos pages, tout ce travail de l'assimilation secrète de Priska, que vous nous dépeignez avec une pénétration continue, un sens aigu des réalités, une divination de poète, jusqu'au

moment où, à la suite d'un drame rapide de passion jalouse, la femme pantelante tombe entre les bras de l'homme, conquise définitivement à la région qui n'est qu'une parcelle de notre patrie commune allant des dunes de la mer à nos frontières nouvelles.

Tout le morceau est symbolique et part du particulier pour atteindre le général : Priska, « voici le bonheur : l'air n'est plus étranger, la nature montre un visage amical, l'amour est plus fort que toutes les angoisses. »

Vous aviez écrit ce conte, Monsieur, avec une vigueur qui effaroucha, en ces années lointaines, le critique d'un grand journal de province. Ceux qui lurent son compte rendu s'imaginèrent que vos audaces dépassaient les bornes. Ce fut toute une affaire, et d'autant plus ennuyeuse qu'on était à la veille d'une consultation électorale et que votre nom devait figurer sur la liste des candidats, à Verviers, votre canton. Je ne sais si vous avez alors donné suite à ce projet ambitieux, mais on eût envié l'écrivain d'être la victime politique de son ardeur et de sa franchise littéraires.

La simple nouvelle que vous veniez de nous donner touchait à un sujet qui vous paraissait grand : la dualité des races en Belgique. Ce sujet, vous alliez le reprendre en 1912, et cette fois dans une œuvre importante. Le livre que vous préparez maintenant s'appellera *Un Belge*. Ah ! Je me rends compte des difficultés que vous avez vues se dresser au fur et à mesure que vous avanciez dans votre travail. Mais la difficulté n'a jamais fait que stimuler le grand laborieux que vous êtes. C'est une œuvre préméditée et systématique à laquelle vous attellez, et l'arbitraire, voilà l'écueil qui vous menace. Et bien ! votre jeune maîtrise fait que la vraisemblance ne vous abandonne point. Nous n'avons jamais l'impression que vous forcez vos personnages à servir de défense à vos idées.

La vie, cette vertu indispensable au roman, la vie sans laquelle la fiction s'effondre et ne laisse que poussière, cette vie ne sera jamais comprimée ici par l'absolu d'une thèse. Tous vos acteurs sont là, devant nous, tels qu'ils existent, et on dirait que seul un heureux hasard en a fait les protagonistes de vos idées.

Je n'aime guère résumer une action. Cela jette un froid sur l'ardeur de la création qui vaut par l'atmosphère, le mouvement, et ces trouvailles qui viennent à l'écrivain au cours fiévreux de son travail. Essayons cependant puisqu'il s'agit de l'une de vos œuvres les plus significatives.

François Chantraine est né d'un père wallon et d'une mère flamande. L'ascendance masculine a prévalu chez lui. Il habitait Stavelot, et son père étant mort, les circonstances le conduisent à Gand, le berceau de sa mère. Malgré l'accueil de sa famille, il sent tout de suite ce qui le sépare des choses et des gens en Flandre. On voudrait qu'il épousât une amie de sa sœur, Walburge de Walle, à qui Dieu a départi une beauté un peu froide. Le grand-père maternel de François, notaire à Gand, cherche un successeur digne de lui. Il a tout naturellement songé à son petit-fils. Une situation assurée, un mariage qui offre bien des garanties, ne suffisent pas à retenir le jeune homme.

Je raconte sèchement ; il faut retrouver dans le livre la peinture savoureuse des intérieurs gantois et, par exemple, cette discussion qui éclate au cours de l'un de ces repas autrefois interminables en province. Les convives ont agité la question flamande et les idées de François Chantraine et de Liévin, son cousin, se sont violemment heurtées.

« Alors on entendit au milieu de la table le vieux notaire prononcer :

— Allons, allons les enfants ! Vous n'allez pas vous disputer ici, en plein dîner, et un jour de fête. Je vais vous mettre

d'accord. Vous avez tous les deux raison et tous les deux tort. Vous êtes jeunes et passionnés et l'expérience seule distingue le vrai du faux. Le jour d'aujourd'hui on fait trop de théories, trop de systèmes ; on « fransquillonne » ou on « flamingantise » ; on ne pense pas à la vie qui arrange tout, qui fait qu'on parle français comme on peut et flamand là où il le faut. Allons, allons, nous allons boire maintenant une vieille bouteille de Château-Margaux 1879. C'est du vin français, mais c'est une cave flamande qui l'a fait ce qu'il est.

Un rire approbateur et respectueux, où les notes féminines dominèrent, accueillit les paroles de la sagesse.

Le chanoine Willems, replet et doux, dit avec mélancolie :

— Ce Liévin parle comme nos vicaires. Mais avec leur flamand, ils ne connaissent plus le latin.

Cordula, la vieille béguine, murmura en flamand, car elle ne parlait que rarement en français, avec un sourire qui atteignit les bords de sa cornette :

— Quand on est de la même famille et qu'on s'aime bien, on se comprend toujours.

Il y eut un long silence ; le chef de famille emplissait lentement les verres. »

Cela est de la meilleure veine, et l'écrivain de Wallonie qui a saisi aussi vivement cette scène significative justifie déjà ses lettres d'introduction à Gand. Il ne s'en est pas tenu là. Toute l'existence de la cité et son décor rencontrent chez l'auteur un interprète chaleureux et compréhensif.

François Chantraine, bien que Walburge de Walle l'ait impressionné, ne peut se résoudre à conclure un mariage comme on arrange une affaire, et dans ce milieu sa sensibilité latine est trop souvent heurtée. Il est donc parti, ayant opposé un refus catégorique aux projets de son grand-père, qu'il laisse très irrité.

Et nous le rejoindrons au château de Harzée, où il est engagé comme précepteur. La Wallonie le dédommage de ce que cette nouvelle situation pourrait avoir de subalterne. Le pays d'Aywaille l'enveloppe de sa caresse, et, au château, il trouve une maîtresse de musique, Adrienne Boulanger, qui a tôt fait d'incarner à ses yeux le charme de la région, reflétant et interprétant ce qu'il perçoit dans la nature complice et aimée.

Nous devinons... La passion l'entraînera chaque jour davantage vers cette femme, qui finira par se donner à lui.

Un retour à Gand, après la mort de son grand-père, ne change rien à ses sentiments et confronte une fois de plus le Wallon avec la Flandre encore fermée.

Je songe, en cet instant, à ce jeune Liégeois qui avait fait son service militaire à Anvers, et qui, libéré, et de retour chez lui, se frottait les mains et s'écriait naïvement : Ce qu'on est heureux de rentrer dans sa petite Belgique !

Quand même, le cas de Chantraine n'était pas aussi radical...

Sa belle amie, Adrienne Boulanger, devient une cantatrice, dont l'avenir comblera toutes les espérances. Nous la verrons, aux côtés d'un chanteur de l'Opéra Comique, triompher à l'une de ces solennités artistiques que la ville de Verviers organise avec cette fièvre de l'art musical qui l'a toujours possédée. C'est l'occasion de nous montrer votre peuple sous l'un de ses aspects caractéristiques.

Adrienne Boulanger va se détacher de l'homme qu'elle a aimé. Elle finira par l'abandonner et fuira avec l'autre, son partenaire triomphant d'un soir.

Le malheur qui abat Chantraine l'a rapproché d'un ancien ami, l'abbé Rappart. Ah ! ne nous imaginons pas la confession, l'absolution, le retour de l'enfant prodigue et tout de suite les justes noces en Flandre, dans cette Flandre qu'il aimera

dorénavant en même temps que sa compagne, bien légitime cette fois. Non, c'est un travail délicat, ce sont des personnages qui pour être de second plan, n'en apportent pas moins leur rayonnement spirituel à travers cette belle et prenante action. Certes, tout finira bien, mais avec quel tact, quelle finesse d'analyse, et aussi, mon Dieu oui, avec quelle adresse vous avez enfin amené votre héros à ne plus se hérissier dès qu'il se trouve en pays thiois. Rien ne sera brusqué, il y aura un rapprochement lent, très lent, et qui ne se brisera plus.

La mère de François Chantraine, que nous avons vue à Gand, sous les dehors d'une femme trop accessible aux hommages masculins, cette mère vous la ramenez, dans un joli mouvement de poète et de moraliste, auprès de son fils désemparé. Redevenue une maman avant tout, elle guidera son François rebelle naguère à toute contrainte, et qui maintenant aspire à une règle et à un équilibre définitif. Le spectacle de Bruges, le jour de la procession du Saint Sang, achève l'œuvre de conciliation dans l'âme du jeune homme. C'est un Belge désormais qui emmènera, dans sa terre natale, la loyale Walburge de Walle. Et vous concluez : « Comme pour l'homme, nos crises d'individualisme ne peuvent aboutir qu'à faire mietx sentir, mieux accepter par la nation, la discipline nécessaire de l'ordre et de l'harmonie, sans lesquels il n'est point de bonheur. » Dieu vous entende, Monsieur, car aujourd'hui encore vos paroles sont d'actualité immédiate !

Le succès d'*Un Belge* vous avait donné l'idée de porter au théâtre un sujet à peu près identique. Et ce fut *la Querelle*, que le Parc nous joua le 19 décembre 1913. Ah ! la belle soirée ! On était au temps béni où tout le monde était heureux sans se rendre compte de son bonheur. Je revois la salle débordante de toilettes élégantes. Dans les couloirs, on saluait des « Excellences » à chaque pas. Pendant l'entr'acte la loge

royale attirait tous les regards. Sur la scène, des acteurs de choix interprétaient votre pensée, et je m'imaginai à entendre les applaudissements, que tout le monde épousait vos idées. Il paraît que non, et que Gand vous fit sentir qu'elle ne s'était pas associée à votre benoîte satire de l'un de ses enfants imaginaires. Si je me trouvais de votre côté dans ce conflit, je ne puis m'empêcher cependant de sympathiser avec ceux qui deviennent ombrageux dès que l'on touche à leur clocher. Le mien est bien lointain, et assez disgracieux à dire vrai, je le découvre après chaque absence, avec une émotion ravivée, un élan que l'âge n'a pas encore refroidi, et comme j'approuverais son coq de se dresser sur ses ergots à la moindre moquerie !

Pour vous, Monsieur, mon cadet d'ailleurs de deux lustres, plus les années vont et plus votre activité grandit. Pendant la guerre, en mission sur le front, vous êtes passé près du mont Renaud d'héroïque mémoire, et vous avez retrouvé les débris de la maison, où votre grand'mère française vous menait chaque été, quand vous étiez le spectateur de son guignol ou l'enfant de chœur de la procession du village. Vous aviez séjourné en Angleterre, traversé la Hollande, et côtoyé bien des gens. Toujours intéressé par les problèmes ethniques, vous ne cessiez de rapprocher vos compatriotes des représentants d'autres nationalités et vous marquiez leurs réactions... Dans la suite, votre imagination romanesque créait la fiction, vous rapportiez les circonstances de temps, de lieu, et surtout ce qui caractérisait essentiellement ces personnages, soumis à des influences parfois si contradictoires. Ainsi naquirent vos romans de la frontière. L'écho de la guerre y gronde encore. Du côté de l'Angleterre, nous viendra votre *Jean Swalue*, tandis qu'une chère créature, *Aimée Collinet*, nous apparaîtra dans la région de Stavelot et de Malmedy.

Ce seront des « analyses mitoyennes » comme vous les avez appelées. Votre but était de montrer chez nous ce qui ne se confond jamais avec autrui, cet autrui se trouvant de l'autre côté de la frontière. Ce roman, *Mon Ami Français*, le titre l'annonce, nous transportera sur nos limites du sud et *le Bateau de Plaisance* nous fera toucher à la Néerlande. Jeux un peu paradoxaux et voulus mais toujours curieux, et où fleurit et saigne chaque fois, quelque cœur de femme favorisé ou éprouvé dans sa tendresse, car vous restez un romancier fidèle aux problèmes sentimentaux, et que le pittoresque ne détourne pas de sa voie.

Les meilleures choses ont une fin, et vous en avez assez des influences ethniques. Le besoin de se renouveler demeure le souci constant de l'écrivain. Il veut ainsi se convaincre, je ne dirai pas de son génie — chacun sait que les hommes de lettres sont particulièrement modestes — mais d'une jeunesse intellectuelle toujours fraîche et en éveil.

Seulement vous êtes tombé pour ce faire sur un sujet vieux comme le monde. Dans l'Odysée, Pénélope doit bien se défendre pour qu'Ulysse la retrouve comme il l'avait quittée, et vous connaissez la complainte populaire :

Brave marin vida son verre,
 Tout en riant, tout en pleurant,
 S'en retourna au régiment...

car la place était prise à son foyer par un autre. La femme s'imaginait que son premier mari avait péri, et il ne serait pas toujours sans danger de détromper les épouses en pareille circonstance. Balzac nous a donné *le Colonel Chabert* et Maupassant a écrit un conte intitulé *le Retour*.

Vos *Deux Hommes*, qui racontent une histoire du même genre, située dans la forêt de Soignes, passent pour être une

grande réussite. Ils ont cette originalité de rendre l'écrivain témoin de l'aventure, qui finit bien cette fois. Celui qui revient de la guerre triomphe de son remplaçant momentané. Peu d'ouvrages ont un mouvement aussi rapide et tiennent le lecteur pareillement en haleine. Quand nous avons déjeuné en votre honneur, au lendemain de votre élection académique, notre éminent confrère, M. Carton de Wiart, a salué dans *les Deux Hommes* une œuvre maîtresse ; je sais que vous gardez une lettre d'Albert Giraud qui vous marquait un sentiment aussi flatteur. Inclignons-nous devant ces opinions impressionnantes, à condition de mettre sur le même rang en ordre de mérite votre *Pénitent de Furnes*.

Dans sa verte maturité, Camille Lemonnier nous avait donné *le Petit Homme de Dieu* qui est, comme chacun sait, celui qui, simple ouvrier dans la vie quotidienne, incarne une fois l'an, Notre Seigneur dans la célèbre procession de Furnes. Il vous a semblé que le sujet méritait mieux que d'exciter uniquement chez un romancier le sens artiste. Tant de ferveur populaire, tant de piété profonde exhalée ce jour-là, quand défilent, dans la vieille ville voisine de la mer, les mystérieux porteurs des croix de pénitence, devaient saturer l'air d'effluves mystiques, et à les respirer l'action de la grâce ne s'en trouverait-elle pas accrue dans les âmes ? Votre foi y découvrit un aliment surnaturel pour l'histoire de ce Pénitent assumant d'abord le rachat de celle qui était partie, puis comprenant la nécessité d'expier avant tout ses propres fautes. Le livre abonde en belles scènes passionnées, en grands élans humains qui aboutiront au divin. Un homme, une femme, — le couple éternel — séparés l'un de l'autre, se cherchent dans la nuit de leur erreur réciproque, et lorsque tous deux se retrouvent dans la lumière, ils ne veulent plus rien connaître de charnel et s'abîment en Dieu. Olivier-

Georges Destrée vous avait signalé la leçon du *Livre des Nombres* : « Fais aussi approcher avec toi du sanctuaire tes autres frères. » Il eût aimé *Un Pénitent de Furnes*. Avec *le Vieux Bon Dieu* et *Un Plus Grand Amour*, c'est un de ces livres dont l'inspiration plane au-dessus de la vie.

Néanmoins vous redescendez sur terre et retrouvez votre indulgence à l'égard des faiblesses humaines dans *Vent du Nord*, le dernier né de votre imagination, auquel est allé — serait-ce pour ce motif ? — le suffrage de toutes les femmes, ce qui est bien quelque chose.

D'après une parole fameuse, nous n'existons que par le style, et, s'il en est ainsi, les élévations de la pensée vaudront pour autant qu'elles seront orchestrées avec génie. Je me plais cependant à voir dans la beauté morale un élément vivant de la beauté esthétique, sans quoi l'art risquerait quelquefois d'être sans chaleur, et cela me paraît si vrai, qu'inspiré jadis par les jeux de vos enfants, vous vous êtes complu à imaginer la teneur de ces naïfs divertissements, et vos pages n'embaument que la pureté. Cette fraîcheur d'innocence suffit pourtant à leur donner une indéniable valeur littéraire.

Mon cher ami, ou plutôt Monsieur, afin de ne pas oublier où nous sommes, je n'ai fait qu'une allusion à ce que vous avez publié en regard de vos romans, je veux dire cette somme d'études critiques et d'essais, ces impressions et ces souvenirs qui font cinq gros recueils. Quand on les ouvre, l'heure qui passe est perdue pour toute autre occupation. Notre existence intellectuelle y revit au jour le jour. Vous avez fait un choix, mais tout juste ce choix porte sur l'essentiel. Un recul de quelques années suffit à donner à vos chroniques, à vos articles réunis, une valeur documentaire évidente et votre opinion, à vous qui ne cherchez pas à étonner, n'est pas non plus d'une honnête conformité, mais reflète, sans

haine et sans faveur, les idées d'un homme largement et courtoisement ouvert à toutes les manifestations de la pensée.

On a rapporté qu'à l'époque de la conversion de Paul Féval, une Parisienne en vue aurait gémi : « Ah ! Mon Dieu, quel malheur ! Il va devenir ennuyeux. » Cette crainte était-elle autrefois justifiée quant aux écrivains bien pensants ? Il n'est que de vous lire pour être assuré qu'une parfaite orthodoxie peut aller de pair avec une grande indépendance et un allant qui n'est refroidi par aucune contrainte.

Vous nous conduisez au théâtre, chez les artistes de Belgique et de France, devant des sites, d'où vous tirez — comme un maître illustre — quelques cadences essentielles. Vos pèlerinages nous mènent à travers le pays entier, de Rossignol, tombeau d'Ernest Psichari, à Coxyde, où repose derrière les dunes un autre poète-soldat. Nous vous surprenons dans le cercle de famille. Vous exaltez l'idéal et aussi les beaux arbres, auxquels vous consacrez trois chapitres. D'autres fois, la vie de la capitale vous absorbe, et il est tout naturel que notre académie naissante tienne quelque place dans votre journal. En 1921 et 1922, vous ne lui avez pas ménagé des conseils, qu'elle a pris au sérieux, puisque vous voilà.

Et j'aurais dû parler longuement de *la Revue Générale*, vieil hôtel conservateur et de style, sur lequel vous veillez avec M. Auguste Mélot, et je n'ai rien dit de votre collaboration au *Figaro*, où vous expliquez aux Français la Belgique ; puis il y a ces conférences retentissantes dont vous êtes chaque hiver l'animateur à Bruxelles. Tout cela en sus de vos vingt-six volumes... Et le prochain est toujours prêt à sortir de presse !

J'aurais pu — peut-être aurais-je dû — n'omettre aucun de ces livres. J'espère tout au moins avoir saisi les traits essentiels de votre œuvre.

Maintenant nous allons vous entendre. Votre voix doit évoquer le grand poète auquel vous succédez ici et qui nous laisse encore tout meurtris de son départ, car jamais la Muse n'avait marqué chez nous plus noble front. Ces semaines d'inquiétude me reviennent, lorsqu'à chacune de nos réunions, on s'abordait en demandant des nouvelles de notre pauvre et glorieux ami, qui s'affaiblissait lentement, mais dans un tel rayonnement d'âme... *Le Lys, le Don d'Enfance, la Solitude Heureuse*, quelle suavité autour de cette mémoire, quelle immarcescible couronne !

Je vais, en finissant, commettre une indiscretion. Quand vos mérites nous furent proposés au moment de votre élection à l'Académie, quelqu'un remarqua : « Et comme il parlera bien de Severin ! ». Celui-là vous connaissait.

Fernand Severin, dont le chant si fluide et si pur ne s'éteindra jamais, Fernand Severin répond trop à votre vie secrète pour ne pas vous exalter à sa flamme sacrée.

Discours de M. Henri Davignon

Messieurs,

Si quelque chose pouvait ajouter à l'honneur que je ressens d'entrer dans votre Compagnie, ce serait celui d'y succéder au pur et noble poète dont les Lettres françaises n'ont pas fini de porter le deuil. On a disputé, on disputera toujours sur le point de savoir si la poésie pure est accessible aux prosateurs. Plusieurs d'entre vous, et non des moindres, ont pu s'inquiéter de voir confier à un simple romancier le soin de rappeler la mémoire de l'auteur de *La Solitude Heureuse*. Les rassurerai-je, en proclamant dès l'abord ma gratitude personnelle envers ce Fernand Severin, Wallon de sang comme moi, comme moi élevé dans l'amour de la tradition française et en qui se vérifie un profond attachement à la grandeur nationale ? Du jour où j'ai entendu pour la première fois résonner à mes oreilles sa voix d'or, j'ai su vers quelle perfection intérieure, vers quelle pureté verbale diriger mes efforts. Du jour où, bien plus tard, j'appris à connaître l'homme, mieux par son commerce épistolaire que par ses échanges de conversation, j'ai vu comment, en Belgique, une âme fière concilie sur les sommets le culte de la patrie et l'appréhension naturelle du désordre, de la vulgarité et du cynisme. Fernand Severin, poète de l'âme, Fernand Severin, professeur d'idéal, voilà sous quels traits j'aperçois ce maître et cet ami. Sa bonté, le soin pris par lui, chaque fois que je le mis à l'épreuve répétée, de me lire et de me donner

ses indulgentes observations, m'ont fait souhaiter d'avoir à lui payer publiquement mon tribut.

Je me trouverai comblé, Messieurs, si, en cette séance où la poésie doit occuper la première place, j'arrive à vous rendre sensibles et mon enthousiasme et ma reconnaissance.

I

La meilleure tradition de l'esprit latin est dans l'humanisme. Nos confrères flamands se relient plus volontiers au Moyen Age, traçant par l'évocation du folklore et la fidélité à la coutume un chemin direct de leur cœur à l'âme populaire. Nous ne pouvons faire abstraction de la Renaissance et nous y rejoignons Virgile plus aisément que Rabelais. Fernand Severin, lui, serait né dans la campagne de Mantoue aussi bien que dans la plaine agricole du Namurois. A défaut d'un peuplier d'Italie, le bouleau de nos Ardennes aurait marqué son berceau. Point d'autre signe de prédestination dans cette ferme de Pinteville, où vit le jour, en 1867, le fils du grand fermier Severin. Le corps du logis a été démoli. Il courut sur l'insalubrité du lieu des bruits sinistres, confirmés par le décès successif, avant les Severin, de deux fermières, et par la mort de la mère du poète et de la seconde femme de son père. Quand, en pleine maturité et dans l'éclat de son génie, Fernand Severin conduisit son épouse à l'endroit qui le vit naître, il ne retrouva que le portail d'entrée et, sans doute, les étables où il se souvenait d'avoir joué tout petit. L'image gardée est littéraire, vraie évidemment, plus vraie que réelle, suffisante à marquer d'un trait vif une sensibilité avide de s'émouvoir.

Tu te souviens ! C'était l'enfance de Virgile.
Un long rêve devant de nobles horizons.

A huit ans, orphelin de mère, l'enfant est mis en pension chez un instituteur rural. Son père, remarié, veuf à nouveau et remarié encore, devra quitter la terre namuroise pour un châtelet à Ruysbroeck, en Brabant.

Les enfants sont voués à des carrières intellectuelles. Après un an passé, on ne sait trop pourquoi, à la « Domschule » d'Aix-la-Chapelle, où l'adolescent s'est familiarisé avec la langue allemande, grâce à laquelle il finira ses jours en traduisant les *Nibelungen*, Fernand a commencé avec l'humanisme, chez les pères jésuites du collège de Namur, un contact studieux, source d'enchantements spirituels mêlés déjà d'une secrète inquiétude. Mais, à chaque progrès dans la possession du monde de l'intelligence, un retour spontané à la terre, un rappel de la simple et profonde nature sert son génie mystérieux. Poète élégiaque, défiant de lui-même et soucieux de perfection, il doit son humanité à un amour invincible, à une nostalgie des choses de la création. Bénissons donc sa naissance rustique, et cette mère inconnue, que d'autres lui ont dépeinte si fine, si délicate, si éphémère. En se penchant sur le berceau paysan, son clair visage, ombré par la mort, apportait à l'enfant prédestiné le tourment de l'infini.

Puissé-je, sans renom, vivre loin de la vie
Et rentrer, tout entier, aux limbes virginaux,
D'où mon âme d'enfant n'était jamais sortie!

Humilité, non exempte d'orgueil, parente de cette effervescence où l'on voit s'exalter les jeunes hommes des années 80. C'est le moment où la littérature s'éveille en Belgique. Il y eut, avant ce millésime, des lettrés, des artistes, des poètes et, au moins, un romancier. Quelque chose leur manqua, et Severin va le trouver dès ses années universitaires : un milieu, un écho, une occasion de s'exprimer. Tandis que Pirmez, en qui l'âme virgilienne palpita aussi, offrait à de rares amis

et à quelques parents, plus ou moins attentifs, les volumes imprimés à ses frais et sans presque de firme d'éditeur, tandis que De Coster, jusqu'à *Ulenspiegel*, fut réduit à des cénacles pour ainsi dire d'écoliers, tandis que, sans Paris, et un contrat épuisant, Lemonnier n'eût assouvi que sur lui-même un prurit furieux d'écrire, Severin eut à sa portée et la *Jeune Belgique* et surtout la *Wallonie*.

Depuis la classe de troisième, il écrivait des vers. Il rêve à présent d'y consacrer sa vie. Pour se rendre compte de son ambition ingénue, il faut lire en entier la lettre écrite spontanément, à l'âge de 19 ans, par Fernand Severin à Albert Mockel, alors directeur à Liège de l'*Elan littéraire* qui deviendra bientôt *La Wallonie*. Je dois à l'amitié de notre éminent confrère d'en donner la primeur à l'Académie.

Vous êtes là-bas, écrivait Severin le 4 janvier 1886, une brillante jeunesse à ce qu'il paraît, que le beau et l'idéal tourmentent. Je voudrais y être aussi. Une jeunesse pleine de feu sacré est une chose sublime. Mais, las ! elle est rare à présent, en terre de Belgique surtout, et les amants des chimères chantent, rient et pleurent dans la solitude. Certains font fi de la poésie personnelle, se dérobent derrière leur œuvre et nous donnent des vers éclatants et superbes, pleins de couleurs, pleins de fougueux claironnements, mais dont le cœur est souvent absent. D'autres, sur un mode de romance et de littérature de pensionnat, pleurnichent leurs petites émotions, parlent de coupe de fiel, que sais-je ? et tombent dans un défaut pire que l'autre, véritable poison pour l'art : la fausse sentimentalité.

Je hais surtout ceux-ci : la médiocrité tout entière est de leur côté, n'est-il pas vrai ? Mais les autres me paraissent incomplets. Quels poètes nous aurions si tel de nos jeunes versait, dans ses vers lapidaires mais rigides, un peu de la sève ardente de la passion. Voyez-vous d'ici un drame par Giraud ? Que ceux qui viennent après eux-là, déjà arrivés, soulèvent et fassent claquer au vent un plus large drapeau.

J'ai la foi : je crois aux créateurs qu'on nomme Van Hasselt, De Coster, Pirmez, Lemonnier, maîtres en splendeur poétique, en histoire dramatique, en exquise sentimentalité, en vigueur saine et wallonne ; mais je crois aussi à ceux qui viendront soit avec de délicates et charmantes compositions comme les vôtres d'heureux présage, soit avec des œuvres de fer et de sang comme d'autres, et enfin, puisqu'il faut le dire, je crois un peu en moi...

L'étudiant bruxellois est attiré vers Liège, et le futur poète de la *Flamme immortelle*, par une spiritualité qui ne trouve pas son compte parmi les *Jeune-Belgique*. On a noté l'allusion à la froideur parnassienne. En voici une autre, dans une lettre au même correspondant, le 21 janvier suivant :

...Une tendance m'effraie dans l'art contemporain : une débâcle vers le matérialisme... Je ne suis pas matérialiste, malgré que ce soit de bon ton aujourd'hui... Vous devinez qu'un certain genre me déplaît : celui d'où l'âme est absente.

Les vers envoyés à Mockel ne méritent pas d'être retenus, pas plus que le poème, inséré en septembre 1885 dans la *Jeune Belgique*, sous le titre « hérédien » des *Elalons*. Le vrai Severin se révèle mieux dans la déclaration que je viens de citer et que complètent trois autres passages de ces lettres si précieuses :

...Il ne s'agit pas de faire de la littérature en amateur...

...Il est certaines odeurs de campagne en août qui m'exaltent comme de la musique...

...Il y a des moments où je voudrais écrire sur nos murailles : Amour. Et Amour de tout...

Fernand Severin, en ce début de 1886, ne connaît encore personnellement ni Giraud dont l'empreinte va marquer de plus en plus la *Jeune Belgique*, ni même Mockel, avec qui il correspond. Et déjà, il marque les distances. Quand il lui

faudra choisir, en vertu des excommunications majeures et mineures que les chefs des églises adverses vont se lancer réciproquement, il répudiera autant l'étroitesse parnassienne que la latitude symboliste. Il est, il demeurera pour un idéal inspiré par la nature, dont il a fait sa muse.

La nature, écrit-il en juillet 1887 à A. Mockel, est une chose ignorée de beaucoup, des *Jeune-Belgique* surtout. Et, s'il m'est permis de faire ce que je veux de cette revue, je m'y taillerai une petite originalité de ce côté-là.

Mais il ajoute aussitôt après : « Je ne serai pas et ne veux pas être symboliste. »

Enfin, en 1889, au moment où la querelle est à son apogée :

Wallonie et *Jeune Belgique* ne sont que des mots très vides, couvrant l'un et l'autre des bonshommes qui ont de la jeunesse et de la poésie dans le cœur et qui, vus de loin, se confondent en un seul groupe qui est toute la jeune école.

En 1890, au moment où *Le Lys*, le premier recueil de Severin, a paru, où le second, *Le Don d'Enfance* s'élabore, voici l'expression parfaite de la vocation poétique :

Il me semble que la joie d'un poète qui trouve un beau vers n'a d'égale que celle du chrétien en état de grâce.

Aussi, bien plus tard, Severin aura beau, par un scrupule excessif, renier ces premiers vers, s'acharner à détruire jusqu'au dernier exemplaire du *Lys*, qui lui valut pourtant les éloges grisants de Verlaine, d'Huysmans, de Maeterlinck et de Lemonnier ; ils valent, ils vaudront toujours à nos yeux par la force pure de ce premier élan. Une cadence plus savante, un art de plus en plus dépouillé le traduiront-ils avec plus de mystère et plus de sincérité ? Dès ce moment,

la possession du monde à laquelle tend le poète progresse dans la mélancolie. Il y est rejoint par un ami très cher, rencontré à Bruxelles, mais venu de Gand et qui restera jusqu'à la mort son correspondant fidèle. L'amitié de Charles van Lerberghe et de Fernand Severin appartient à notre littérature. Pour en connaître toute l'importance, humaine à la fois et artistique, nous devrions posséder encore, avec celles de van Lerberghe, les lettres de Severin lui-même. Ne s'étaient-ils pas juré l'un à l'autre de se garder leurs écrits ? Irréparable malheur : les lettres de Severin ont disparu. Des lettres de van Lerberghe, Severin nous a donné lui-même, en 1924, une édition fragmentaire et d'une excessive discrétion. Elle suffit à nous montrer qu'il y eut entre les deux amis à la fois identité dans l'idéalisme et la vocation littéraire, et profonde divergence dans la conception de l'art et de son reflet sur la vie.

Van Lerberghe et Séverin s'étaient liés sur les bancs de l'Université de Bruxelles. Severin étudiait sagement, obstinément, dans le but d'atteindre au diplôme qui devait lui ouvrir une carrière, et en profitant des acquisitions intellectuelles dont il jouissait. Il a poussé tardivement van Lerberghe, son aîné de six ans et qui n'a pas tout à fait les mêmes raisons de chercher à gagner sa vie, à la conquête du même diplôme. Mais, il le voit bien vite, son ami ne prend de l'érudition, comme de la vie, que les apparences. Tout, pour van Lerberghe, est dans l'irréel. C'est, au fond, ce qui les séparera toujours, même en poésie. Pour Severin, le monde extérieur existe. Son esprit part de la réalité pour atteindre à une transposition morale en lui, d'autant plus pathétique qu'il en connaît les limites et veut les dépasser. Pour van Lerberghe, l'analogie est à peine un prétexte. Son esprit crée des fantômes, d'autant plus vivants qu'ils n'empruntent

à la vie que ses apparences. Ici, tout est entrevisions, suggestions, symbolisme ; là, on sent palpiter le cœur et battre le sang dans les artères, comme les ailes de l'esprit dans sa cage. De ces deux grands poètes, qui sont peut-être le don le plus spirituel fait par la Belgique à la littérature française, la comparaison ne doit pas aller au delà de leur propre vœu. Severin n'a ni aimé, ni tout à fait compris et jamais approuvé l'art exquis mais impondérable de la *Chanson d'Ève*.

En van Lerberghe, la poésie de Severin n'a pas institué l'émulation ni apporté la chaleur trouvées chez Maeterlinck, chez Verhaeren et chez Mockel. Ils se sont aimés par-dessus leurs divergences, et pour s'être reconnus, l'un et l'autre, investis du signe divin.

Leur correspondance est issue de leur séparation. Après les années universitaires, échappant au métier de surveillant dans une institution privée, profitant d'un intérim ouvert par le départ pour Paris de notre confrère M. Boisacq, Fernand Severin fut chargé de classe au collège thérésien de Virton. Ce n'est pas trop loin de l'Ardenne élyséenne, celle de la Semois où les deux amis communieront ensemble en l'admiration de paysages parfaits. Quatre années de labeur solitaire et sans doute d'ennui (« vous me parlez de Virton comme d'un Cercle de l'Enfer », écrit van Lerberghe), nous ont valu *Un chant dans l'ombre*. C'est celui du rossignol qui se conte à soi seul son « adorable ennui ». Un cor lui répond à travers les bois verts. Des ombres remplacent la compagnie absente des humains. La beauté des lointains semble parler d'exil. Des appels discrets à l'amitié silencieuse, des regrets ineffables, des lassitudes comme un adieu sans pleurs entretiennent chez le poète élégiaque une mélancolie moins foncière que savante et experte à se perdre dans la nature.

Ne pas penser, ne pas vouloir. Ah! ne pas vivre...

II

La vie dédaignée, la voici pourtant, compensatrice, féconde. En 1896, Fernand Severin est transféré à l'Athénée royal de Louvain, rapproché de ses amis et mêlé au mouvement artistique et littéraire de la capitale. Le poète connaît, enfin, une solitude meilleure, une solitude heureuse d'où il va tirer la moelle de son œuvre. Il voyage un peu, sans pouvoir certes contenter une nostalgie des lointains pays qui le hantera toujours et qui se traduira puérilement par le goût de voir passer les grands express internationaux. L'Allemagne de ses rêves, moins heureux que van Lerberghe, il ne la connaîtra jamais. L'Angleterre, à part une rapide excursion comme étudiant, la Hollande, il y séjournera au cours d'un exil immobile, pendant la guerre. Il ne fera que passer par Paris et, de la France, ne sait que sa culture. Il voit enfin l'Italie, déjà chantée en rêve.

O Pèlerin, qui vas mais qui n'espères plus,
Arrête enfin les yeux sur ces coteaux élus
Et dis-moi si ton rêve a rien d'aussi suave.

Il visite Florence, Pise, Venise. Van Lerberghe, plus privilégié pour avoir longuement séjourné sous le ciel de Rome et vécu au flanc du coteau de Fiesole, est avec lui. Je ne crois pas que Severin ait tiré de cette réalité tout ce que le rêve lui avait promis.

Déjà, une sagesse native, un équilibre spirituel le préparent à une autre conquête, celle d'un foyer heureux. L'élue, rencontrée dans un salon bruxellois sous le patronage de la musique, trouva dans sa corbeille de noce le plus beau présent jamais reçu par une fiancée : la suite des poèmes de la *Solitude heureuse*, sortis de presse en 1904, l'année du mariage

du poète. Cadeau enviable et pourtant redouté. La bonne compagne le devine : tout, même la paix du foyer, est subordonné, chez un poète, à son œuvre. Mais, comme cette œuvre est un chant d'amour, elle en prend silencieusement sa part. S'effaçant pour mieux servir, elle accepte la place discrète de la consolatrice.

Sois tendre si tu veux... Sois surtout tutélaire.

Rançon d'un bonheur qui ne faiblira point. Son premier asile est à Ixelles, non loin des calmes étangs, son image.

Et tout borné qu'il soit, content de ton destin,
Tu jouis simplement de la douceur de vivre.

En fait, l'œuvre est achevée. Le *Mercur de France* la rassemble en un volume, en 1908, un an après que le poète, par un coup imprévu du sort, et grâce à l'initiative d'un ministre lettré, s'est vu promu à l'Université de Gand, en tant que poète. Le Wallon va découvrir la Flandre. Il se fixe à la campagne, à Gysenzele. Il n'a aucun préjugé. Ni son sentiment de la nature, ni son amour de l'idéal ne se heurtent aux différences de milieu, de race et de langue. Il est chez lui partout, peut-être parce qu'il est partout en exil et que la réalité féconde en lui une nostalgie à base d'espérance et de foi. Un petit bois aux environs de Renaix lui suffit, l'été, à rappeler la grande forêt ardennaise et la majesté des frondaisons brabançonnnes. Jaloux des vers qu'il écrit encore, mais qu'il attendra vingt ans avant de publier, il a le sentiment et la fierté de son importance. On le croit ombrageux ; il est surtout respectueux de son art, ennemi des fausses réputations et jaloux de ses admirations littéraires. Elles sont peu nombreuses. Il a pratiqué naguère, dans un journal quotidien, une critique indulgente. Elle lui permet aujourd'hui

une élimination tardive. Il n'a jamais cessé, par contre, d'approfondir les bases de son enseignement universitaire et il rendrait des points à cet égard aux maîtres les mieux informés. Mais il admet quelques grands auteurs seulement dans la société de son esprit. Racine, dont la cadence lyrique se retrouve en plus d'un de ses vers ; Vigny, frère de son ennui, et dont il répète le silence obstiné ; Virgile, d'où il descend ; Dante qu'il sait par cœur ; Baudelaire, le Baudelaire de *Bénédiction* auquel il est fidèle depuis son adolescence.

Ne serait-ce pas le moment, Messieurs, de dégager les sources littéraires de son inspiration et de remporter sur le poète cette triste victoire de l'érudition et de la critique dite scientifique ? S'il y a peut-être sacrifié lui-même, témoins ce livre sur Weustenraad, ce discours, prononcé dans cette salle, sur Vigny, n'y voyons qu'un scrupule professionnel et un alibi contre les infidélités à la Muse. Même la longue traduction des *Niebelungen*, à quoi il s'acharne, qu'il veut à la fois littérale et littéraire, nous la prendrons, avec respect, comme un dérivatif au renoncement du poète. Fixé définitivement à Gand, entré à notre Académie par le décret de son fondateur, il nous apparaît le conservateur exigeant de sa propre gloire. Descendu des hauteurs où il a cherché ses plus nobles accents, il consent encore à nous faire entendre sa voix mais dans le murmure d'une *Source au fond des bois*, et c'est un adieu définitif à l'hôte divin dont il se croit l'abandonné.

Que ce chant, quel qu'il soit, soit le dernier.

Et le doute le possède, suprême tourment des trop parfaits. Il voudrait émonder l'arbre sorti de lui. Inquiet de ce qu'on en pense, il s'insurge contre certains éloges et souffre de certains oublis. Cependant qu'au fond du cœur, une sérénité

très haute lui garde un bonheur supérieur à l'angoisse d'écrire et à la fragilité des lauriers humains.

La sagesse de l'homme est bien faite pour consoler le poète de son abandon. Elle se réfère à d'anciens conseils :

Tu gémis en songeant aux muses infidèles.
 Tourne plutôt les yeux vers les champs et les bois.
 Les choses, tu le sais, ne seront pas moins belles,
 Parce qu'un cœur humain est demeuré sans voix.

Le trésor de la nature immuable, le souvenir de l'amitié, la douceur de l'amour fidèle, voilà la vraie richesse du poète qui n'attend plus rien de la vie. Le détachement auquel il atteint est encore une possession victorieuse. Severin peut se mirer dans son œuvre et reconnaître sa propre image dans ce portrait tracé naguère d'*Un Sage*, et dédié à van Lerberghe :

Aucun rêve, il le sait, ne tient ce qu'il promet.
 Désormais, sans désir autant que sans regret,
 Il médite à souhait le grave et tendre livre
 Où quelque ancien poète, instruit du mal de vivre,
 A dit son désespoir en vers mélodieux.
 Parfois, levant la tête, il laisse errer les yeux,
 Avec la volupté que connaissent les sages,
 Sur la beauté des champs, des bois et des nuages,
 En songeant que son âme est tranquille comme eux.
 Il sait de quels trésors se paie un nom fameux :
 A son tour, dans l'élan de sa force inquiète,
 Il a tenté jadis l'inutile conquête
 Et trouvé la tristesse au bout de son désir...
 A quoi sert, se dit-il, de penser et d'agir,
 Quand un regard contient toute la joie humaine ?
 Les yeux ravis, l'esprit en paix, l'âme sereine,
 Il sourit en rêvant aux jours aventureux,
 Et, quoique nul n'en sache rien, il est heureux.

Le visage du poète s'est façonné sur cet émerveillement auquel une tristesse indélébile et une joie inconnue ont donné l'aspect de l'immobilité. On est saisi par la fixité des yeux, par le pli amer de la bouche, par le large front lumineux et tourmenté. Quand la maladie le terrasse enfin, rien ne reste sauf ce masque tragique. Un Victor Rousseau est bien indiqué pour le modeler, parce que, sous son apparence méditative, l'âme y a palpité jusqu'à la suprême minute et qu'elle ne l'a quitté que pour regagner les parvis de Dieu.

Je m'excuse, Messieurs, de vous rendre si peu présentes, en dépit de mes efforts, la vie de votre confrère et sa personne. J'aurais voulu vous montrer, moi aussi, le Fernand Severin, que plusieurs d'entre vous ont connu par intermittence et qu'ils m'ont décrit sans que je consentisse à les croire : un bruyant compagnon, un joyeux buveur, un conteur d'anecdotes wallonnes, un hardi, un infatigable conquérant de plaines et de monts. Pour moi, ce Severin-là est un autre. Son œuvre n'en porte pas trace. Elle m'interdit de pratiquer le départ entre le poète et sa poésie. Il m'est vraiment apparu, en personne, sous les traits de celle-ci. Et il me reste à élargir mon hommage en dégageant enfin les caractères propres de cette poésie elle-même.

III

On a dit de la poésie de Fernand Severin : elle traduit une musique intérieure ; elle rejoint un rythme de harpe et de violon ; et elle est ainsi bien de sa race et de son tempérament. Nous n'en sommes plus, n'est-ce-pas ? à ces approximations simplistes : les Flamands peintres ; les Wallons musiciens. J'y ai trop cédé pour ma part et vous-même, Monsieur, qui venez de m'accabler sous de si grands éloges, où je suis bien obligé de reconnaître un miracle de l'amitié, vous êtes

une vivante protestation contre de telles généralisations. Fernand Severin le confesse : il ne se sent point l'instinct musical. S'il a aimé, comme tout artiste, les grandes œuvres concertantes et dramatiques, c'est plutôt pour ce qu'elles lui suggèrent d'émotion créatrice et non point parce qu'elles répondent à une affinité congénitale. Par contre, il a toujours dessiné et il répétait volontiers : « J'ai manqué ma vocation ; j'aurais dû être peintre. » Quand il citait à un fils, étonnamment doué, les modèles à suivre, il ne nommait ni Breughel, ni Teniers, chers à cet unique rejeton, mais Corot, mais Claude Lorrain. M. Franz Ansel nous a raconté qu'il s'est vu donner rendez-vous par Fernand Severin, pour causer de littérature, au musée, devant la Madone du Pérugin. Et ainsi nous retrouvons, encore une fois, dans le poète la trace d'un goût beaucoup plus spirituel que plastique. Au vrai, son art est musical et linéaire dans la mesure où la nature et l'âme le sont.

Les soupirs, les sanglots, les longs appels d'amour
Que ton sein musical exhale tour à tour,
Tout désolés qu'ils sont, ont la beauté d'un chant.

Formes et lignes, couleurs et tons se résolvent en murmures,
en vibrations.

Un soupir est dans l'air... Tout le ciel en frémit !...
Au gré de la lueur plus vive ou plus tremblante,
Le bruit mélodieux s'élève ou s'assoupit
Si vague qu'on dirait de la clarté qui chante.

Au milieu des choses, au cœur de la vie, l'âme ainsi se situe, palpite, s'exprime. C'est elle le centre idéal et réel de l'œuvre. On ne peut rien dire d'exact sur Severin, si on ne reconnaît pas ses droits et sa puissance.

Et l'on voit frissonner, telle qu'une clarté,
L'âme vague et divine à travers ta beauté...

C'est pourquoi, l'amour chez le poète, cet amour où d'autres verront la source principale de sa poésie, s'exprime d'abord comme une amitié. Van Lerberghe et Severin semblent d'accord dans leur correspondance pour poursuivre dans la femme une apparence angélique. Mais tandis que, chez le créateur d'*Ève*, cette apparence ne prend point corps, hormis dans une autre imagination irréaliste : féerie, symbole, rayonnement, l'auteur des *Matins angéliques* accepte de la vie le don magnifique d'une incarnation de son rêve.

Celle qui, si longtemps, fut un songe, est venue.

Et du coup, tout ce qui, jusque-là, fut incertitude et réserve, poursuite d'ombre, chant printanier, se fixe dans l'échange amoureux, dans le don réciproque, ce don de soi, vocation de l'âme.

Celui-là sait aimer qui livrant tout son être,
Si grand que soit son cœur, l'estime un faible don.

Mais une fois fait, l'abandon déclenche l'ascension poétique qui va dépasser l'objet aimé, tout en le prenant comme point de départ.

Mon être tout entier n'est qu'un élan vers toi.

Et voici l'aboutissement, la récompense : le grave lyrisme engendré par l'amour, devient un hymne à l'idéal où se répand

L'émoi religieux que cause la beauté.

La femme et sa tendresse, l'humanité et son recours fraternel sont de simples étapes du voyage poétique de Fernand Severin. Il va à la nature ; en elle son lyrisme s'épanouit ; par elle il s'explique et se définit.

Déjà, en juin 1893, van Lerberghe écrivait à son ami : « Vous, qui ne demandez à l'art que d'imiter la nature sans la transposer. » Imitation exempte de servilité et malaisée à rapprocher d'un site. Par souci excessif de régionalisme, cette innocente manie à laquelle vous avez fait allusion avec esprit, Monsieur, j'ai voulu naguère rechercher, à travers les poèmes « naturistes », comme on disait affreusement autrefois, de Fernand Severin, ce qui rappelle l'Ardenne. Je me suis réitéré à moi-même, en un lieu qui m'est cher (parce que j'y vois une synthèse des perfections de la nature chez nous), non loin de la Barrière de Champlon, tel poème de la *Solitude heureuse*. Je savais par des pages données par l'auteur à la *Revue Générale*, combien la haute fagne dans le pays, alors allemand, de Xhoffraix, contentait son désir. J'ai reçu du poète lui-même le plus ferme démenti.

J'avoue, m'écrivit-il, que cela me choque toujours de voir mêler le souvenir d'une œuvre littéraire, si belle qu'elle soit, aux choses de la nature, qui, tout de même, est mille fois plus belle. Du moins c'est d'un autre ordre et je n'aime pas ces sortes de confusions.

En vérité, l'image de la nature chez Severin prend à la réalité des traits généraux. L'Ardenne, la forêt de Soignes, le petit bois de Flobecq, les jardins de Louvain et de Florence, comme la plaine natale de Grand-Manil ont leur part dans cette transposition idéale. Et l'amour du poète y conserve une ingénuité frémissante.

Mon cœur est éperdu des étangs et des bois
Comme s'il les voyait pour la première fois...

La Solitude et l'Ombre, matérialisées dans la plaine et dans la forêt, deviennent vraiment la mère et le père du rêve, une âme nouvelle naît de leur union. Ils

L'ont façonnée avec leur tendresse muette
Dans cet heureux loisir qui convient à l'amour.

Désormais, le poète sait où trouver le transport, sa raison d'être. A chaque occasion, il fuit la ville pour vivre « au fond des bois dans un paysage adorable ». Là, il rencontre l'oubli et en lui l'inspiration la plus haute, celle qui va le mener, enfin, à se dépasser lui-même pour rejoindre l'infini.

— Me voici de nouveau seul devant toi, Nature,
Comme en ces jours lointains où, tremblant et sans voix,
Je rêvais d'évoquer cette grande âme obscure
Qui frémit par moments dans le calme des bois.

Parfois un souffle lent traverse leur feuillage ;
L'air s'emplit peu à peu de murmures confus,
Lambeaux mystérieux d'un immortel langage
Que l'homme entend toujours, mais qu'il n'écoute plus.

C'est pour les écouter que j'ai fui loin du monde !
O bois mélodieux que fait chanter le vent,
Je n'ai jamais oui votre rumeur profonde
Sans qu'un trouble sacré saisit mon cœur fervent !

Parlez ! ma longue attente aura-t-elle été vaine ?
Me sera-t-il donné de la comprendre enfin,
Cette parole auguste, obscure, dodonienne,
Où vos initiés trouvent un sens divin ?

— Poursuis obscurément ton rêve magnanime...
Peut-être les destins veulent-ils l'éprouver...
Les dieux ont révélé plus d'un secret sublime
A ceux qui, comme toi, ne savaient que rêver.

Ne cherchons plus l'explication du mal divin qui a fait du poète un mélancolique, un élégiaque, un perpétuel exilé. Les hauteurs auxquelles il aspire, l'amitié, l'amour, l'art, la nature elle-même les lui font approcher seulement. S'il finit par se taire, après n'avoir traduit que le tourment de n'y pas atteindre, c'est qu'il attend d'ailleurs la réponse à son cri

désabusé. Le lyrisme de Severin, sobre, dépourvu de redondance, humble, discipliné est bien celui de ses maîtres et de ses émules, celui de Virgile, de Dante, de Racine, de Vigny et de ce Charles Guérin qu'une lettre inédite à René Boylesve nous montre comme « une des plus solides admirations » du poète. C'est celui de tous les idéalistes devant l'appel de l'éternité à se dépasser pour communier dans l'ineffable.

L'amour y connaît les limites.

Est-il un enclos d'ombre, un jardin solitaire
Où la main que séduit une aussi belle proie
Cueille sans la froisser la rose du parterre,
Un monde où le regret ne trouble pas la joie ?

Et l'homme y puise l'eau à la source sans fond de l'inquiétude.

Ou plutôt non, dis-moi que tout n'est pas perdu ;
Que jusqu'en cet instant de disgrâce suprême,
L'avenir s'offre intact à tout cœur résolu ;
Hélas ! et si tu peux, fais-moi croire à moi-même.

Et pourtant incoercible avidité à saisir les signes, entrevus, d'une joie immortelle.

Je suis comme un fiévreux qui sort d'un mauvais rêve.
Est-il bien vrai, Seigneur, que votre aube se lève ?
Hélas ! j'ai si longtemps tâtonné dans la nuit
Que j'ose à peine croire au jour qui m'éblouit.
Pardonnez si mes yeux sont si faibles encore.

Certitude, devant la mort, d'une compensation ailleurs.

...On songe avec envie
A tous ceux que la mort cueillit comme des fleurs,
Aux vierges, aux enfants, à ceux pour qui la vie
Fut un rêve incomplet qu'ils achèvent ailleurs.

Et retour humble à soi, devant l'indifférence, l'hostilité des hommes qui ne l'ont pas reconnu pour un des leurs.

O vous qui savez tout, quel langage est le leur ?
Mon âme, en ce pays, est-elle une étrangère ?
Ou m'avez-vous fait don d'une rare candeur ?
Hélas ! car je ne sais qu'aimer...

Tourment, désir, besoin, science ingénue, noms divers pour désigner un élan proprement religieux, à la fois désespéré et confiant, puisque rien comme l'inquiétude n'est la marque de l'espérance.

....Pourtant je n'ai pas soif de repos !
Le combat, sache-le, m'est plus cher que la proie.
Pour triomphe, du moins, j'aurai cette âpre joie
De penser que mon cœur n'a cédé qu'à la mort.

Ainsi la noblesse de la lutte, ajoutée à la grandeur de la souffrance, conduit le plus pur de nos poètes au seuil de la lumière. Point seul ; une sœur, une amante, une épouse est à ses côtés.

Mon cœur est confondu de ce qu'il entrevoit.
O ma sœur, si l'amour vous amène vers moi,
C'est que l'amour sans doute est frère de la Grâce.

Messieurs, nous pouvons laisser là l'âme du poète et sa poésie qui se confond en elle. Sachons qu'elles ont franchi le seuil. De l'autre côté, l'aube angélique, entrevue en de rares minutes de bonheur, s'est levée pour toujours, éclairant d'un jour définitif les belles fictions, nées de leur union, et une nature où elles avaient rencontré, ensemble, une préfiguration de l'infini. Dans l'au-delà divin, le poète et la poésie se sont en quelque sorte réalisés. Car tout l'inexprimé, resté ineffable entre eux, n'a pas d'autre nom que Dieu.

Quel réconfort, en ces temps troublés, où Severin, las de vivre, voyait la fin prochaine de la poésie, d'être obligé, grâce à lui, de lever la tête pour apercevoir sur son œuvre le reflet sublime de l'idéal ! C'est par là qu'il est grand, le plus grand sans doute de nos poètes, et son heure ne fait que commencer.

Il n'a rien innové, dira-t-on, ni pour la forme, ni pour le fond. C'est un classique, à égale distance de l'imitation servile et de la fabrication hasardeuse. En lui, du moins, la syntaxe s'accorde à l'harmonie et le rythme renonce à recourir à la syncope et à l'ellipse chronique. La jonglerie verbale, l'étranglement spirituel ne font point partie de ses moyens secrets. Et cependant, le mystère et l'imprévu animent un art élaboré dans une longue patience. Aussi son immortalité ne sera point passagère. A peu près ignoré en France — et c'est une chose inexplicable — au point que sa disparition y a passé inaperçue, à nous de promouvoir son souvenir. A nous de nous en glorifier aussi. Car, et c'est par là que je vais finir, Fernand Severin eut, avec le respect jaloux de sa culture française, la fierté de sa nationalité belge.

Quand paraîtra, par vos soins, Messieurs, l'essentiel de sa nombreuse correspondance, on verra à quel point il aimait, il servait son pays. Les visages de la nature lui sont apparus tour à tour en des régions où d'autres voient, abusivement, des oppositions, des signes de contradiction. A Virton, dans le voisinage de la frontière de France ; à Louvain, parmi l'ambiance flamande ; de chaque côté de cette forêt de Soignes aux restes de laquelle nous devons d'être, à l'Est et à l'Ouest, un peuple divers et compliqué ; à Gand, enfin où sa seule présence fut une affirmation comme son souvenir demeure un exemple, Fernand Severin fut ce Belge, dont je ne suis pas peu fier d'avoir contribué à dégager (quoique trop systéma-

tiquement) quelques traits — et dont vous avez vous-même, Monsieur, en des œuvres émouvantes et fortes, incarné les travers, les vices et les vertus. Et c'est un poète de langue flamande, bien digne de le comprendre, Karel van de Woestijne, qui a écrit sur Severin l'étude la plus juste, celle dans laquelle il était le plus fier de se reconnaître.

Notre pays, réaliste et vigoureux, continue donc d'enfanter des poètes, à l'heure où l'intérêt et l'appétit deviennent les lois de l'humanité. Grand motif d'espérance. L'apparition de Fernand Severin est une de ces grâces telles que la Providence aime à en dispenser aux nations dignes de survivre. A dénombrer les écrivains qui se réclament hautement de lui, on se sent animé d'une forte confiance. Et l'on reprend pour la leur attribuer, dans son acception chrétienne de forces au service de l'idéal, le nom que Severin donnait aux poètes élus et qu'il mérite tout le premier : « Ce sont nos dieux ».

LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

Membres belges

- MM. Alphonse BAYOT, rue Marie-Thérèse, 5, Louvain.
Emile BOISACQ, 271, chaussée de Vleurgat, Bruxelles.
H. CARTON DE WIART, chaussée de Charleroi, 137, Bruxelles.
Gustave CHARLIER, 29, square Vergote, Bruxelles.
Albert COUNSON, boulevard des Martyrs, 140, Gand.
Léopold COUROUBLE, 4, rue Adolphe Guiol, Toulon (Var).
Henri DAVIGNON, 76, rue de Trèves, Bruxelles.
Louis DELATTRE, rue Beeckman, 82, Uccle.
Jules DESTRÉE, rue des Minimes, 45, Bruxelles.
Georges DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.
Louis DUMONT-WILDEN, 181, avenue de Paris, Rueil (Seine-et Oise) France.
Jules FELLER, rue Bidaut, 19, Verviers.
George GARNIR, rue du Cadran, 7, Bruxelles.
Valère GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles.
Edmond GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles.
Arnold GOFFIN, 38, rue François-Stroobant, Bruxelles.
Jean HAUST, rue Fond-Pirette, 75, Liège.
Hubert KRAINS, avenue Emile-Max, 68, Bruxelles.
Maurice MAETERLINCK, villa «des Abeilles», les Baumettes, Nice.
Georges MARLOW, 528, avenue Brugmann, Bruxelles.
Georges RENCY, avenue Jean Linden, 53, Bruxelles.
Albert MOCKEL, avenue de Paris, 179, Rueil (S. et O.).
Henri SIMON, à Lincé-Sprimont.
Paul SPAAK, 76, rue Saint-Bernard, Bruxelles.
Hubert STIERNET, 149, rue Stéphanie, Bruxelles.
Emile VAN ARENBERGH, 46, boul. Général Jacques, Bruxelles.
Gustave VANZYPE, rue Félix Delhasse, 24, Bruxelles.
Georges VIRRÈS, Lummen (Limbourg).
Maurice WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84, Bruxelles.

Membres étrangers

- MM. Gabriele D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).
Ferdinand BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris.
Edouard MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal (Canada).
Mme DE NOAILLES, 40, rue Scheffer, Paris.
MM. J. J. SALVERDA DE GRAVE, 206, Valerius straat, Amsterdam.
Benjamin VALLOTTON, Nouveau Marché aux Poissons, 4, Strasbourg.
Brand WHITLOCK.
Emmanuel WALBERG, Université de Lund (Suède).
Francis VIÉLÉ-GRIFFIN (Paris).

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

Communications

Charles Van Lerberghe. Esquisse d'une biographie, par Fernand SEVERIN.

Littérature et Philologie, par Jules FELLER.

La langue scientifique en Belgique, par Albert COUNSON.

Le Premier « Tartuffe », par Gustave CHARLIER.

Le Français à Gand, par Albert COUNSON.

Michel-Ange, par Arnold GOFFIN.

Eugène Demolder, par Hubert KRAINS.

Qu'est-ce que la civilisation ? par Albert COUNSON.

La Clef de « Clitandre », par Gustave CHARLIER.

Ronsard et la Belgique, par Gustave CHARLIER.

De Babel à Paris ou l'Universalité de la langue française, par Albert COUNSON.

L'évolution du type de Pierrot dans la littérature française, par Georges DOUTREPONT.

Les Classiques jugés par les Romantiques, par Georges DOUTREPONT.

Autour du « Premier Tartuffe », par Gustave CHARLIER.

Une amie belge de Louis Veuillot, d'après une correspondance inédite, par Henri DAVIGNON.

Mémoires

Les Sources de « Bug Jargal », par Servais ETIENNE.

L'Originalité de Baudelaire, par Robert VIVIER.

Charles De Coster, par Joseph HANSE.

L'Influence du naturalisme français en Belgique, par Gustave VANWELKENHUYZEN.

Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française, par Arsène SOREIL.

Les Etrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière, par Marcel PAQUOT.

Textes anciens

Le Poème moral. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. Edité par Alphonse BAYOT.

La Trage-Comédie pastorale (1594) publiée avec une introduction et des notes par Gustave CHARLIER.